

L'homme ponctuait ses paroles par un continuel balancement de la tête.

Cette conversation avait lieu dans une magnifique ferme de Mont-Saint Jean, située non loin du village.

Le père semblait content de lui. La fille contraire semblait impatiente, et il y avait de l'ennui dans le regard de ses yeux, tendrement bleus, mais fiers.

Le fermier ne s'apercevait pas que ses paroles impressionnaient désagréablement sa fille, ou du moins il se tint comme s'il ne s'en apercevait pas.

Il poursuivit donc :

— Aussi, pourquoi l'Empereur a-t-il fait tomber Signor Contreras en disgrâce et cela pour... une demi-douzaine de petits paysans, ayant une espèce de faiseur de balais manqué à la tête. Oui, tout cela était combiné d'avance, vois tu, ce petit ambitieux voulait être le maître ici. Ses plans présomptueux ont réussi, mais si cela durera longtemps, j'en doute. Cet Empereur est encore jeune, c'est un blanc-bec sans expérience qui ne voit pas plus loin que son nez et qui commettra encore beaucoup de bêtises dans sa vie s'il n'écoute pas les bon conseils qu'on lui donne.

Berthe n'interrompait pas le monologue de son père.

Entendait-elle ce qu'il disait ?

On pourrait en douter à bon droit ; il est certain qu'elle regardait d'un air rêveur la flamme claire de l'âtre et que ses idées semblaient vaguer au loin.

Un temps de silence était intervenu, mais le fermier qui avait assez souvent de ces accès de bavardage, trouvait ce silence particulièrement embarrassant.

C'était comme s'il rêvait tout haut.

— Qu'a-t-on maintenant de la vie !... poursuivit-il. Jean, Mayeur de Mont-Saint Jean !... C'est trop fort... Pourquoi l'Empereur n'introduirait-il pas de mendiants dans le conseil d'état !... Il en viendra là s'il continue de la sorte. S'il voulait disgracier Signor Contreras, pourquoi ne pas le remplacer par un homme de qualité ? Ou tout au moins par un homme d'importance !... Ne suis-je pas le plus riche fermier de tout le village ? Qu'est-ce que le nouveau bourgemestre a fait pour la commune depuis qu'il occupe ses fonctions ? Rien, rien, rien !

## CHAPITRE II.

### Un bandit Espagnol.

— Et moi je dis non ! non ! non !

— Mais, père !

— Il n'y a pas de « mais ». Un enfant doit obéir à ses parents. Et tu sais que lorsque j'ai dit « non » cela reste « non ».

— Mais je l'aime, père !

— Des sornettes, mon enfant, des lubies de fillettes, rien de plus. Suis le conseil de vieilles personnes qui ont l'expérience de la vie. Epouser Pierre, Pierre, le fils du faiseur de balais ! Mais, mon enfant, où sont tes esprits ? Ne sais-tu pas qui est ton père ? Ne sais-tu pas que ton père s'appelle le fermier Corneille et que les Corneille sont connus depuis des années comme les plus riches fermiers de la contrée ! Et toi, Berthe, tu es la fille du fermier Corneille !... Ah ! mon enfant j'avais toujours cru que tu deviendrais une dame... Oui, oui, ne me regarde pas comme cela, je dis une dame, qui habite un château.

— Oh ! père, je ne désire pas cela !

— Ton père s'occupe de ton bonheur, Berthe. Et si Signor Alonzo Contreras était resté maître ici, cela se serait bien réalisé. Car j'ai bien remarqué que, lorsqu'il venait ici, il était toujours particulièrement gentil envers toi. Il ne faut pas rougir ! Certain jour il t'a même embrassée !... La jeune fille se leva, indignée.

— Non, père, il n'a pas fait cela.

L'homme d'âge qui s'appelait le fermier Corneille regarda sa fille en souriant.

— Cette timidité vous va fort bien, Berthe. Ne te fâche pas. Non, il ne t'a pas embrassée, mais c'était ta faute... Tu as jeté un cri et tu t'es enfuie. Sinon, la fille du fermier Corneille aurait été embrassée par le noble Signor Alonzo Contreras... et, crois moi, quand un gentilhomme espagnol a embrassé une jeune fille, il la prend toujours pour femme.



Cette fois Berthe avait entendu.

— Au contraire, dit-elle, le bourgmestre a fait énormément de bien ici. Corneille était devenu rouge de fureur.

— Quoi, ce prétentieux et ignorant faiseur de balais a fait du bien à la commune ?

— Oui, père, beaucoup !

— Et c'est ma propre fille qui ose dire une pareille ignominie !

— C'est la vérité, père.

— Sais-tu bien que notre situation ne s'est guère améliorée, Berthe, depuis que Signor Contreras est parti ?

— Je suis heureuse, père, que nous ne soyons plus privilégiés aux dépens d'autrui ?

— Ah ah ! tu es une fille aimante, au moins ? Pourquoi ne pas souhaiter ma ruine !

— Non, père, je ne souhaite pas cela, et nous ne devons pas nous attendre à cela, j'espère, mais je suis contente que le village est administré équitablement.

— C'est Pierre du faiseur de balais qui t'a sans doute soufflé ces sornettes ?

— Non, père.

— Allons, comment se fait-il que tu saches parler de toutes ces choses ?

— Parce que tout le monde au village fait l'éloge du nouveau bourgmestre et parce qu'on raconte partout qu'il protège et soutient les pauvres.

— Ah ! ah !

— Et je regrette beaucoup que... que...

— Continue ! contenue seulement ! Les enfants font la leçon aux parents ! Quels temps vont donc venir ? Et que regrettes tu donc ?

— Que tout le monde dit qu'il est dommage que toi, père, tu aies toujours été l'ami de l'Espagnol et que tu ne veuilles pas même saluer le nouveau bourgmestre.

Corneille pinça les lèvres et se caressa le menton.

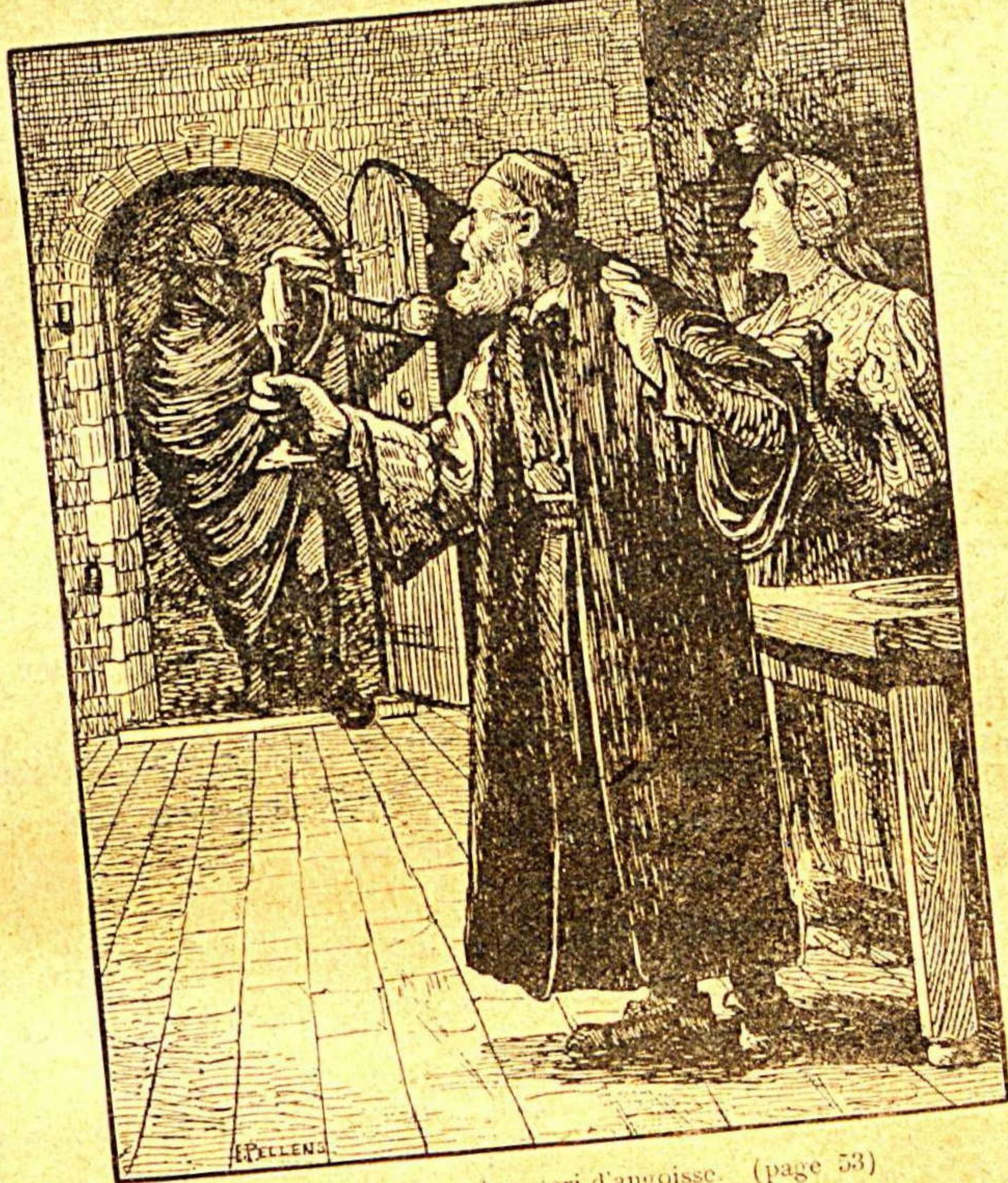
— Ah ! on dit cela ?

— Oui, père.

— Et c'est aussi ton idée ?

— Je le regrette aussi, père.

— Ah oui ! le fermier Corneille devrait baisser la tête devant Jean le



Berthe ne put retenir un cri d'angoisse. (page 53)

faiseur de balais ! Il devrait s'incliner dans la poussière devant ce fou orgueilleux !... Non, Berthe, non, il n'en sera pas ainsi et j'espère que l'on m'enterrera avant que j'aie jamais salué ce bougre là.

La jeune fille inclina plus profondément la tête sur la poitrine. Elle connaissait le caractère autoritaire de son père. Elle sentait que le rêve de sa vie ne se réaliserait jamais.

Deux larmes scintillèrent dans ses beaux yeux, mais du bout des doigts de la main gauche elle essuya à la dérobée ces perles liquides. Dehors, un vent d'hiver soufflait rageusement sur les champs. Il hurlait dans la cheminée, secouait les croisées, faisait chanter à la girouette du toit sa grinçante mélodie, et torturait les arbres dénudés.

Le soir était tombé depuis longtemps ; une lampe brûlait sur la table et illuminait d'une rouge lueur le visage osseux du laboureur.



En mars les nuits sont encore fraîches, surtout quand le vent souffle du Nord.

Corneille jeta du pied quelques bûches dans l'âtre, sans quitter sa chaise.

C'était l'heure où d'habitude le père et la fille allaient se coucher. Mais aujourd'hui ni l'un ni l'autre en parlait.

Ils sentaient qu'on ne pouvait se coucher ainsi, se quitter ainsi jusqu'au lendemain.

Car Corneille aimait sincèrement sa fille et celle-ci avait pour son père une profonde affection filiale.

Corneille sentait qu'il avait été trop dure pour Berthe ; celle-ci regrettait ses paroles et craignait d'être allée trop loin, et d'avoir manqué au respect que l'on doit à ses parents.

Tous deux tâchaient d'atténuer leurs paroles avant d'aller se coucher. Mais il arrive parfois qu'en pareil cas on obtient un résultat tout opposé et que la discussion devient encore plus âpre.

Corneille rompit le premier le silence.

— Ecoute, mon enfant, dit-il. Je te dis tout cela pour ton bien. Il faut bien réfléchir avant de se marier, car c'est quelque chose de définitif. C'est ta vie que tu engages, vois-tu.

— C'est pour cela, mon père, qu'il faut suivre l'inspiration de son cœur.

— Non, mon enfant. Tu as vingt ans à peine. Tu es jeune et n'as pas d'expérience. Quand tu auras des enfants à ton tour tu t'apercevras de la vérité de mes paroles et tu diras que ton père avait raison. Les enfants qui suivent les conseils de leurs parents sont bénis par Dieu et sont heureux.

— Mais que dois-je faire alors, père ?

— Ce qu'il faut faire, ma petite Berthe ? Il faut ne plus penser au fils du bourgmestre.

— Pourquoi, père ?

— Parce qu'il ne te convient pas.

— Et pourquoi pas ?

— Mais, Berthe, comment peux-tu demander une chose pareille ? Le fils d'un faiseur de balais ! Tu oublies que tu es la fille du fermier Corneille ; tu es riche, mon enfant, tu es riche !

Corneille appuyé particulièrement sur ce mot *riche*. Il croyait sans doute qu'il possédait un pouvoir magique, mais la jeune fille reçut la nouvelle avec une indifférence qui stupéfia et étonna tout à la fois le bonhomme.

Il avait peiné et travaillé toute sa vie pour amasser de l'argent et pour agrandir l'héritage de sa fille, et voilà qu'elle semblait ne pas même y être sensible.

— Tu es riche, poursuivit-il et au surplus tu n'es pas laide, mais pas laide du tout !

C'était la vérité. Berthe était une charmante jeune fille, élancée et blonde comme un épi de blé, les yeux bleus et clairs comme une parcelle des cieux ; le front était finement modelé et on y lisait l'esprit, la noblesse de cœur et la pureté, et une expression divine de sincérité naïve, qui, ajoutée à une intelligence vive, faisait d'elle un être doux et enchanteur.

Heureux, ce Pierre qui était aimé d'une telle jeune fille !

Il pouvait se flatter d'être heureux. Son cœur une fois donné, elle ne le reprendrait plus, quoi qu'il puisse arriver et quoi que son père puisse lui dire.

D'ailleurs, celui qui préside aux destinées des mortels, qui fait battre les cœurs et qui unit et bénit les mains des amants saurait bien aplanner les obstacles, se disait la jeune fille.

Mais aimer, c'est souffrir, pensaient Berthe et Pierre, et ils voulaient être dignes l'un de l'autre. L'avenir leur appartenait, et beaucoup de tilleuls portaient sur leur écorce un B et un P entrelacés.

Mais, en attendant, Berthe devait encore souffrir beaucoup.

— Laisse faire ton père, mon enfant, poursuivait Corneille, je trouverai pour toi un mari puissant et riche, et tu habiteras un château, car tu le mérites !

Corneille avait raison, cette fois-ci encore : la fille méritait d'habiter un château, mais elle préférait l'amour sincère et la tendresse au foyer bourgeois, simple mais agréable.

— Habiter un château, répéta le fermier avec une satisfaction évidente, car, pour lui, c'était la plus grande jouissance qu'il pouvait s'imaginer.

— Oh ! poursuivit-il, si Signor Contreras pouvait revenir.

A ce moment on frappa à la porte.

Berthe se dressa effrayée.

— Qu'y a-t-il, père ? demanda-t-elle.



Corneille avait également détourné la tête.

Tous deux écoutèrent.

Le vent hurlait autour de la ferme.

— Il fait mauvais dehors, dit Corneille.

— Mais on a frappé à la porte, père.

— C'aura été le vent, Berthe.

Mais au même instant le bruit se répéta.

Alors le fermier se leva et se dirigea vers la porte.

— Oui, il y a quelqu'un, dit-il.

— Oh ! n'ouvre pas, père, supplia la peureuse jeune fille.

— Et pourquoi pas, Berthe.

— Qui peut venir ici, si tard ?

— C'est peut-être un voyageur égaré... Eh !... qui est là ?

— C'est moi, Corneille !

— Qui, vous ?

— Ne reconnais-tu pas ma voix ?

— Non...

— Signor Contreras !

Ce nom retentit sinistrement dans la maison, malgré le hurlement de l'ouragan.

Le père et la fille se regardèrent, décontenancés.

Corneille lui-même n'était pas rassuré. Il avait pourtant reconnu la voix de son ancien maître et ami.

— Mais il était là tout juste à l'instant où il disait :

« Si signor Contreras pouvait revenir ! »

Était-ce un revenant ? Ou était-ce le diable qui réalisait son souhait ?

— N'ouvre pas, père, n'ouvre pas, père ! suppliait la jeune fille. Oh ! comme j'ai peur !

— Corneille, mon ami, ouvre donc, hâte-toi, reprit la voix du dehors, d'un ton à moitié suppliant, à moitié commandant.

— Etes-vous bien, Signor Contreras ?

— Oui, Corneille.

— Etes-vous seul ?

— Oui.

— D'où venez-vous ?

— De Bruxelles. Mais ouvre donc ! Il fait un temps de chien !

— Ne le fais pas, père, ne le fais pas, suppliait Berthe, qui tremblait comme un roseau.

— Tranquillise-toi, dit Corneille, Signor Contreras ne nous veut aucun mal.

Il ôta le verrou et ouvrit la porte....

A peine celle-ci était-elle ouverte quelque peu, qu'une bourrasque se précipita à l'intérieur, souffla la flamme de la petite lampe et tourbillonna dans l'âtre, si bien que les flammes s'élevèrent en serpentant dans la cheminée, et que les cendres s'éparpillèrent partout.

Berthe ne put retenir un cri d'angoisse.

Au fracas de l'ouragan, l'Espagnol s'était précipité dans la pièce et elle le voyait maintenant au milieu de l'habitation, éclairé fantastiquement par les lueurs de l'âtre. C'est ainsi qu'elle s'était représenté le diable.

Il était enveloppé d'un manteau de couleur sombre et l'ombre de sa haute stature dansait fantastiquement sur les murs.

C'était comme si le diable lui-même était entré dans la maison, au milieu de la tempête.

— *Barracho !* vociféra l'Espagnol. Quel temps de chien ! Et tu me laisses si longtemps à ta porte, Corneille.

— Je croyais... je ne savais pas...

— Br ! il fait mieux ici qu'à l'extérieur ! dit l'homme, en se secouant et en allant vers le foyer.

Corneille était interloqué. Sans dire un mot il prit un tison flambant dans l'âtre et ralluma la lampe.

L'Espagnol avait ôté son manteau et son chapeau et était déjà assis à côté du feu.

Corneille et sa fille se regardèrent d'un air interrogateur.

— Apporte-moi du vin et un morceau de viande, Corneille, dit l'Espagnol d'un ton de commandement. Mais d'abord du vin, car je dois me réchauffer intérieurement. Je suis percé de part en part.

— Oui, Signor, dit Corneille en examinant l'Espagnol.

Comme il était changé ! Il avait l'air amaigri et vieilli.

Ses habits étaient déchirés ; ses cheveux n'étaient plus soignés et avaient crû démesurément. C'était plutôt un bandit de grand chemin qu'un gentilhomme Espagnol.



— Vas-tu m'apporter du vin ! dit-il brutalement à Corneille en se tournant sur sa chaise.

Le mouvement lui fit voir au bout de la chambre la stature élancée et gracile de Berthe.

Le fin et délicat visage, entouré de longues boucles blondes, était pâle et figé comme celui d'une statue de marbre, et les yeux bleu le regardaient fixement.

Le Signor se troubla à cette subite apparition.

Il lui fallut quelques instants pour retrouver sa témérité.

— Je ne vous avez pas vue, mademoiselle. Comment vous portez-vous ? dit-il.

La jeune fille ne put trouver de réponse.

— Vous me regardez d'un air si singulier, poursuivit le gentilhomme. Approchez-vous donc. la belle fille ! Avez-vous peur de moi ?

Un méchant sourire plissa le visage d'Alonzo Contreras, illuminé fantastiquement par la feu de l'âtre.

— Vous me trouvez changé n'est ce pas ? Vous aussi, ma belle, êtes changée, mais c'est à votre avantage. Vous devenez de plus en plus séduisante... Mais il voudrait mieux encore que vous soyiez un peu plus loquace.

— Votre visite inattendue, Signor, a émotionné ma fille, dit Corneille. Viens, Berthe, viens ; aide-moi à dresser la table.

Les regards de l'Espagnol s'étaient détournés d'elle et étaient de nouveau fixés sur les flammes.

Quand une cruche de vin et une assiette de jambon firent leur apparition, il se mit à manger et boire si goulûment, que cela fit une mauvaise impression sur le laboureur.

« Cet homme est affamé » se dit-il et cela ne lui allait pas du tout. Corneille avait beaucoup de respect pour les gentilshommes, mais il paraît qu'il voulait dire par là qu'ils devaient être riches en biens et en terres.

Car Corneille était orgueilleux et il n'aimait pas avoir affaire au pauvre peuple. Il estimait les hommes à l'égal de leurs richesses.

Et il était en droit de le faire, disait-il. N'était-il pas un des habitants principaux du village et de la contrée ?

N'était-il pas le seul éleveur de Mont-Saint Jean qui puisse être pris en considération ?

Tout le monde devait le savoir : Corneille possédait vingt-deux acres de bonne terre ; dix-huit vaches à l'étable ; trente bœufs au pâtûrage ; trois chevaux et deux cents moutons, « un beau troupeau de jeunes bêtes » ajoutait-il. Et pourtant, généralement on n'aimait pas beaucoup le fermier Corneille. On disait de lui qu'il avait le soleil en tête.

— Comment vont les affaires au village ? demanda l'Espagnol, après avoir littéralement englouti le repas.

— Plait-il ? dit Corneille.

— Comment va la vie actuellement ?

Le fermier avait l'intention de dire « mal, très mal » mais il n'osait pas le dire. Le Signor avait l'air trop misérable pour que l'on choisisse son parti.

— Eh eh ! comme ci, comme ça !

— Ça n'est pas une réponse.

— Comment celà irait-il ici, Signor ?

— Quelle est la situation depuis que je suis... parti d'ici.

— Mais...

— Y-a-t-il un autre maître au village ?

— Non, Signor.

— Bah !.. Vous n'avez donc pas encore de mayear ?

— Si, si, Signor.

L'Espagnol leva la tête d'un air sombre.

— On a nommé quelqu'un à ma place ? dit-il rudement.

— Oui, Signor.

— Qui ça ?

— Ne le savez-vous pas, Signor ?

— Non.

— Le bourgmestre s'appelle à présent. . Jean, le faiseur de balais.

— Jean, répéta l'Espagnol. Jean, le faiseur de balais !...

Corneille inclina la tête.

Le violent étranger frappa du poing fermé sur la table tandis qu'un feu sombre s'allumait dans ses pruelles.

— Il est maître, ici, cet individu ?

— Maître absolu, Signor.

— Et qu'a-t-on fait de mon château ?

— Votre château ?... c'est la propriété du bourgmestre, Signor.



— Que dis-tu ?

— Que votre château est la propriété de Jean et lui sert d'habitation !

— Ce gibier de potence dans mon château !... Barracho !... Cela ne peut durer ainsi !

— L'Empereur l'a voulu ainsi, Signor.

— Eh bien, s'il en est ainsi, moi, Signor Alonzo Contreras, je montrerai à l'Empereur, à ce Jean et à tout le pays que moi je ne veux pas qu'il en soit ainsi et qu'un gentilhomme espagnol sait faire un réalité de ce qu'il veut.

Ces mots excitèrent l'animosité que nourrissait Corneille envers Jean. Voir celui-ci abaissé, c'eût été le plus grand bonheur possible pour le riche fermier. Il souffrait trop de voir un chétif laboureur, ancien faiseur de balais, occuper une situation sociale supérieure à la sienne.

— Donne-moi une autre cruche de vin ! commanda l'Espagnol.

Le vent sifflait dans la cheminée et hurlait dans les forêts avoisinantes.

Berthe sentit son sein oppressé se soulever d'angoisse.

La nuit était déjà fort avancée et pourtant elle n'osait aller se coucher.

La peur lui ôtait toute velléité de sommeil.

Le fermier remplit de nouveau le verre de son brutal hôte.

— Oui, Signor, vous en seriez étonné. Tout a bien changé depuis votre départ. Le bas peuple, qui devait travailler aux champs auparavant, de l'aube au coucher du soleil, pour gagner une assiette de soupe et une croûte de pain, est devenu notre égal, est son avis et prédominant.

Berthe s'était approchée de son père et lui soufflait en suppliant :

— Père, au nom du ciel, tais-toi !

Mais Corneille continua :

— Tout le monde, jusqu' aux vachers, me regarde de haut et me contredit... Vous même, Signor, vous êtes la risée de cette canaille. A qui la faute ? Eh eh ! on n'en sait rien, mais le faiseur de balais habite votre château et vous comprenez que ni lui ni son fils n'auront de miséricorde pour vous.

Berthe s'avança :

— Père, dit-elle, tout le monde aime le bourgmestre, vous le savez bien et il ne dit du mal de personne, ni du Signor, ni de personne.

Corneille se fâcha, mais il sut contenir sa mauvaise humeur.



Portrait de Charles-Quint.

-- Berthe, dit-il, il se fait tard. Va te coucher, mon enfant.

La jeune fille se rebiffait.

-- Non, mon enfant, il est trop tard pour que tu restes encore levée.

Je veux que tu ailles te coucher. La bonne nuit.

La fille sentit que toute résistance serait inutile.

Elle souhaita la bonne nuit à son père et aussi à l'Espagnol, mais ce dernier ne lui donna pas même de réponse.

Il était absorbé tout entier par ses pensées de vengeance.

C'est le cœur tout ému et les larmes aux yeux que Berthe monta à sa chambre à coucher.



Elle resta longtemps assise, tout habillée, dans son lit.

Quelle sinistre nuit !

Les bourrasques ébranlaient toute la ferme et faisaient craquer les murs et la toiture, comme si tout allait s'effondrer ; la grêle retentissait sur les vitres et les bestiaux beuglaient dans l'étable. Dans sa maison, au foyer, était assis, en compagnie de son père, l'homme terrible qui lui inspirait tant d'horreur et d'effroi.

L'Espagnol, elle en avait le pressentiment, allait attirer les malheurs et l'infortune sur son toit.

Qu'est ce que les deux hommes pouvaient bien se dire ? Son père, qui haïssait Jean le faiseur de balais, se laisserait-il entraîner par ce bandit étranger ? que pouvaient-ils méditer contre le père de son Pierre, qu'elle aimait tant ?

A la fin, elle ne sut rester plus longtemps dans la chambre à coucher.

Berthe s'agenouilla devant un portrait dessiné qui pendait à la muraille.

— Ah ! ma mère, ma bonne mère, qui me fut enlevée beaucoup trop tôt, protège mon père, protège ta fille ! Eloigne le danger qui nous menace ! Secours moi, toi qui es au ciel !... Ma mère, oh, ma mère, que dois-je faire ?

Le portrait à la muraille conserva l'expression de bonté calme et grave qui était imprimée sur son visage, mais une voix lui murmura intérieurement :

— Oui, une catastrophe vous menace, mais tu peux l'empêcher de se produire. Va et tâche de savoir ce que l'on conspire sous ton toit.

Elle quitta la chambre à coucher à pas de loup... Tout d'abord elle ne perçut qu'un bruit de voix indistinct ; elle savait bien distinguer quand son père parlait ou quand c'était l'Espagnol, mais il lui était impossible de saisir le sens des paroles prononcées.

Elle put cependant entendre que l'on parlait de l'Empereur, le nom revenait fréquemment dans la conversation.

Mais bientôt sa voix s'habitua à saisir les phrases au vol. Bientôt il lui fut possible de saisir toute la conversation.

— Oui, entendit-elle dire l'Espagnol, il est à Gand, d'après ce que j'ai appris.

— Il y a été, Signor.

— Ah !

— Il est revenu à Bruxelles.

— Comment sais-tu cela ?

— Mais, il passe au moins trois fois par semaine par le village.

— L'Empereur ? demanda Contreras étonné.

— Lui-même.

— Où va-t-il ?

— Eh ! eh ! On dit toutes sortes de choses !

— Quoi donc ?

— On dit qu'il va à Nivelles.

— En effet, il est en guerre avec François I.

— Mais non, Signor.

— Et le siège de Lille ?

— Mais, Signor, d'où sortez-vous ? La ville a capitulé depuis longtemps !

Comment se fait-il que vous ne sachiez pas cela ?

Alonzo Contreras frappa le sol du pied avec tant de violence que la maison en retentit et que Bertha sursauta.

— Comment il se fait que je ne sais pas cela ? Veux-tu le savoir ? Cela provient de ce que le tyran m'a retenu prisonnier dans une citadelle, pendant de longs mois.

— Agir de la sorte envers un gentilhomme ! dit Corneille sincèrement étonné et indigné. Et pourquoi cela ?

— Pourquoi ? dit l'Espagnol d'un ton sombre. Pourquoi ? Mais sur l'accusation de la canaille d'ici !

— Toujours cela ! Nous croyons que vous étiez retourné en Espagne.

— Qu'y aurais-je fait ? Mes terres d'Espagne sont devenues en réalité des *châteaux en Espagne*, répondit Contreras.

— Que voulez-vous dire, Signor, demanda Corneille, qui n'était pas suffisamment lettré pour saisir l'allusion.

— Des châteaux en Espagne signifient des possessions chimériques et illusoires.

— Ah, ah ! c'est à dire...

— Que tous mes biens ont été confisqués à la couronne, ici aussi bien que dans ma patrie.

— C'est terrible ! dit machinalement le laboureur. Mais comme l'Empereur vous a rendu la liberté, il est à croire qu'il vous restituera également vos biens.



Berthe entendit Contreras ricaner méchamment. Puis il poursuivit :  
— M'avoir rendu la liberté ! Crois-tu cela ?  
— Mais, puisque vous êtes ici, dit Corneille.  
— Oui ! je suis ici parce que je me suis enfui.  
— Enfui !  
— Aujourd'hui même !  
— De la prison ?  
— Oui.  
— De sorte que... de sorte que l'on vous recherche, dit le fermier d'une voix incertaine.  
— C'est à prévoir, dit l'Espagnol d'un ton calme.  
— Mais... si l'on met la main sur vous ?  
— Je serai pendu.  
Corneille était suffoqué.  
— Vous serez pendu ? répéta-t-il.  
— Oui.  
— Mais pourquoi, au nom du ciel.  
— Pourquoi ? répondit l'Espagnol en ricanant, parce que ce sera le bon plaisir de l'Empereur, et parce que j'ai poussé trois pouces de fer dans la poitrine de trois de ses soudards flamands.  
Bertha tremblait comme la feuille... elle avait peur de comprendre.  
Corneille lui aussi était interloqué.  
— Que dites-vous ? balbutia-t-il.  
— Mais que j'ai dû tuer trois soldats avec mon poignard pour recouvrer la liberté.  
— Oh mon Dieu ! soupira Corneille.  
— Qu'as-tu ? Tu écarquilles les yeux d'un air si ébahi ? dit l'Espagnol au laboureur.  
— Moi !... rien. Mais tuer trois hommes !...  
— La liberté me valait cela, Corneille. Du moins pour moi.  
— Et comment avez-vous réussi à vous échapper, Si... Si... Signor ?  
— Va d'abord remplir une nouvelle cruche de vin et alors je te le dirai.  
Le laboureur se leva et prit la cruche...  
Bertha se trouvait toujours contre la porte, écoutant chaque mot de la conversation.

L'idée que son père s'entretenait avec un assassin avait comme paralysé ses forces.

Elle entendit venir son père, mais il lui fut impossible de fuir.

Il allait la trouver là !... que se passerait-il ?

La porte s'ouvrit, mais par un hasard provident la jeune fille se trouva plongée dans l'obscurité, entre la porte et le mur.

Elle comprima de la main les battements de son cœur et retint son souffle.

Le père descendit l'escalier de la cave... La lanterne tremblait dans sa main. Si l'Espagnol l'avait suivi et fermait la porte derrière lui !...

Alors le misérable était le maître dans le logis et la jeune fille était en son pouvoir.

Mais, absorbé par ses pensées, l'Espagnol était resté assis au coin du feu. Corneille passa une seconde fois devant sa fille sans la remarquer et referma de nouveau la porte.

Bertha entendit Contreras boire à longs traits, après quoi il poursuivit :

— Voici, Corneille, comment j'ai réussi à m'échapper. J'étais enfermé dans une tour, et ma prison ne recevait la lumière du jour que par une meurtrière, si étroite qu'on ne pouvait y passer le bras. De ce côté il ne fallait pas songer à s'enfuir. Tout d'abord j'essayai de me renseigner comment la tour et le reste de la prison étaient construits. Bientôt je sus qu'il ne me restait qu'un moyen pour m'enfuir : C'était d'attaquer le geôlier au moment où il m'apporterait à manger et lui prendre ses habits. Mais l'homme était constamment accompagné d'un soldat. Des semaines et des semaines se passèrent et je commençais déjà à désespérer de le voir arriver seul.

Le découragement allait s'emparer de moi, lorsqu'un jour je vis, par la porte entrebaillée, le geôlier seul devant moi.

— Etes-vous seul ? demandai-je.

— Oui, répondit-il.

Cet homme ne saura jamais combien la mort l'a menacé de près, ce jour là. J'étais prêt à me jeter sur lui et à l'étrangler... Mais à ce moment j'entendis du bruit dans l'escalier... J'hésitai... l'occasion attendue depuis si longtemps, m'échappait. De nouveau, des semaines, des semaines et des mois s'écoulèrent ; une fois par jour seulement on me servait un maigre



repas. J'écoutais sans cesse les pas qui retentissaient sur l'escalier de pierre.

Jour par jour, j'en entendais deux différents... enfin, cette après-midi, il me sembla entendre monter un seul homme... J'étais résolu à tout... la porte s'ouvre ; je ne vois qu'un soldat qui entre, tenant à la main une miche de pain et une cruche d'eau.

— Où est le géolier ? dis-je.

— Malade ! fut la brève réponse.

Ce fut le dernier mot que l'homme ait prononcé car, avant qu'il ait eu le temps de lancer un cri, mes deux mains lui avaient agrippé le cou et le serraient comme dans un étau de fer. Il devint livide, puis bleu... et je serrai jusqu'à ce que ses yeux se fermèrent... Puis je lui pris ses armes et lui donnai le coup de grâce... Je descends en courant l'escalier de la tour... Au bas, un second soldat attendait... Je lui enfonce ma dague dans la poitrine... il jette un cri et s'affaisse... A la porte il s'en trouvait un troisième qui n'eut ni le temps de se reconnaître ni celui d'appeler au secours... Je lui pris son chapeau et son manteau... ouvris la porte... C'est ainsi que je pus quitter Bruxelles... Et, comme je ne connais personne dans toute la Belgique, je suis venu ici... et c'est ici qu'une vengeance sanglante atteindra mes ennemis.

Corneille se taisait et tremblait... Cette main, qui s'étendait vers le verre et le touchait presque, cette main avait causé, le jour même, la mort de trois hommes.

A ce moment, pareille visite ne lui allait plus du tout, mais plus du tout.

— Et... pensez-vous que quelqu'un sache que vous êtes venu ici ? demanda-t-il en balbutiant.

— Ce n'est pas à espérer.

— Mais si l'on vous avait vu !

— Oh, en ce cas, je te l'ai déjà dit, c'est le gibet qui m'attend.

Corneille considérait les poutres du plafond d'un air soucieux et mélancolique.

— Et moi, qui vous donne l'hospitalité ? demanda-t-il timidement.

— Oh ! il n'y a pas le moindre doute... Tu serais pendu au même gibet que moi.

— Eh ?

— C'est la loi...

La pauvre Bertha entendait tout cela ; elle dut s'appuyer au mur pour ne pas tomber, car d'effroi ses jambes se dérobaient sous elle.

Le vent secoua les volets, ce qui fit sursauter le fermier.

Etaient-ce les soldats impériaux qui entouraient sa ferme ?

Il prenait les hurlements de la tempête pour le cliquetis des armes et le piétinement des chevaux.

L'Espagnol seul était tranquille ; il étendait les jambes vers les flammes de lâtre et se réchauffait l'intérieur par de fréquentes accolades à la cruche.

Un profond silence avait suivi. Il le rompit en disant :

— Nous nous sommes écartés un peu trop de notre sujet.

— Il se fait tard, répliqua Corneille d'un ton réservé.

— Oui, mais je n'ai pas encore envie de dormir.

— Il fera pourtant jour bientôt, Signor.

— Qu'importe.

— Et si vous devez encore effectuer un long trajet ?

— Un long trajet ?

— Oui.

— Cela n'est pas nécessaire.

— Ah !... tant mieux pour vous. Je vous conseillerais pourtant, Signor, de voyager pendant la nuit.

— Où irais-je ?

— Mais... où vous devez être.

— Je suis où je dois être.

— Et ? demanda Corneille, de plus en plus mal à l'aise.

— Je reste ici, dit l'Espagnol d'un ton bref et décidé.

Le laboureur fut désagréablement affecté de cette réponse. Cet homme resterait sous son toit ? Un assassin, recherché par les soldats de l'Empereur. Il regrettait bien fort à cette heure de n'avoir pas suivi le conseil de sa fille. Pourquoi avoir ouvert sa porte à ce bandit. Son attachement pour Signor Contreras avait disparu complètement et s'il avait pu, il aurait certainement invoqué en ce moment l'aide de Jean le faiseur de balais...

Non ! de Jean le bourgmestre ! Il ne voyait pas d'issue.

— Savez-vous ce que je ferais si j'étais à votre place, Signor ? dit-il.

L'Espagnol ne lui répondit même pas.



— Ce que je ferais ? Je quitterais le pays.

— C'est mon intention.

— Oui, mais immédiatement.

— Non, non !

— Si vous voyagez toute la nuit, vous serez bien vite à la frontière française.

— Le temps ne s'y prête pas, Corneille.

— Au contraire, Signor. Par un temps pareil aucune créature de Dieu ne s'aventure dehors et vous ne devez pas craindre de rencontrer des hommes d'arme.

— J'ai d'abord à régler quelques petites affaires. Tu me disais tout à l'heure que Charles-Quint est de nouveau à Bruxelles ?

— J'ai entendu dire cela, Signor, mais comment un pauvre laboureur peut-il avoir quelque certitude de ce qui se passe à la cour ?

— Ecoute-moi bien, Corneille. Je ne te demande ni faux-fuyant ni mensonge, dit l'Espagnol, en fixant sur le fermier le regard sombre de ses yeux diaboliques. Tu vas me répondre, ou tu auras à me rendre compte de ta conduite envers moi. Car si aujourd'hui je suis poursuivi et fugitif, demain, entends-tu, demain je serai de nouveau seigneur et maître ici. Tu as le choix, être pour moi, ou contre moi.

Corneille était engagé entre le marteau et l'enclume.

— J'ai toujours été pour vous, balbutia-t-il. Sa Seigneurie le sait bien.

— Tu dis que l'Empereur vient au moins trois fois par semaine au village.

— Oui, Signor.

— Il se rend alors à Nivelles ?

— Voilà, Signor, ce que je ne saurais dire.

— Si je t'ai bien compris tout à l'heure, tu disais qu'on racontait toutes sortes de choses à ce sujet.

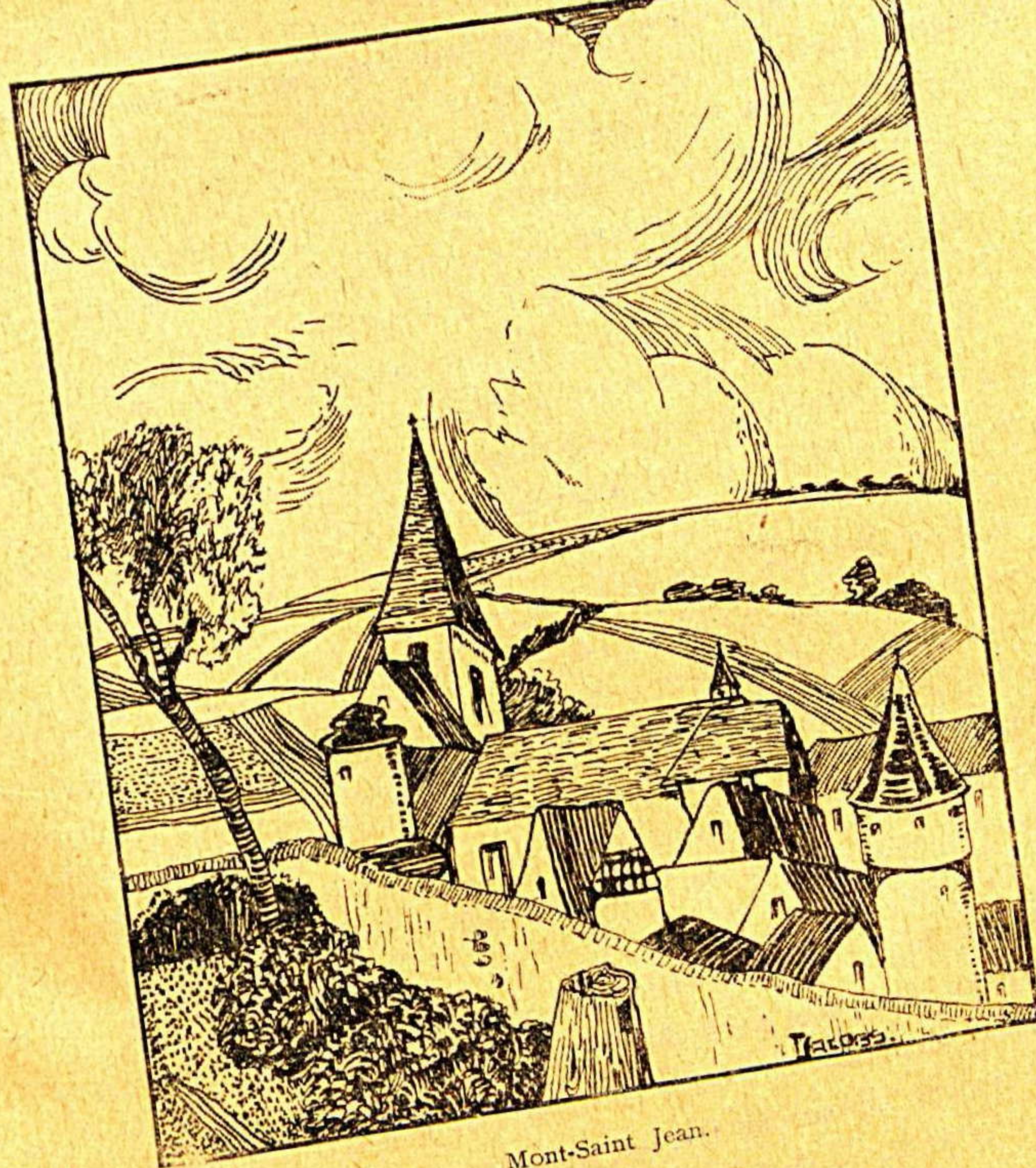
— Oui, Signor.

— Et que sont « toutes ces sortes de choses » ?

Corneille se caressait le menton du dos de la main. C'est ce qu'il faisait d'habitude quand la réponse ne venait pas facilement.

— J'écoute, dit l'Espagnol d'un ton rogue.

— On dit, mais je ne saurais vous dire si ces paroles sont fondées, que l'Empereur aime une jeune fille de Nivelles.



Mont-Saint Jean.

— Ah, ah ! le blanc bec est amoureux !

— D'après ce que l'on dit, Signor.

— Tant mieux. Celui qui a l'amour en tête est à moitié fou.

— C'est la pure vérité, dit Corneille et appuyant sincèrement les

paroles de l'Espagnol, car il pensait à sa fille.

— Son escorte est-elle nombreuse ?

— Quelle escorte, Signor ?

— Mais celle de l'Empereur !

— Oh non !... Il est toujours seul.

Comme mû par un ressort, le bandit s'était brusquement levé. Une joie de mauvaise augure brillait dans ses yeux sinistres.

— Seul ! répéta-t-il. Ah ! ah ! il vient tout seul ! Le dicton a tort,



poursuivit-il : qui a l'amour en tête est, non pas fou à moitié, mais complètement fou !

Sur ce, il vida la cruche.

— Et à quelle heure l'Empereur passe-t-il ordinairement par ici ?

— Je n'en sais rien, balbutiait Corneille, de plus en plus effrayé.

— Quand ? répéta l'Espagnol, l'œil étincelant.

— Cela... n'est pas régulier. Je n'en sais réellement rien !

— C'est bien, va te coucher maintenant !

Le laboureur n'avait pas bien compris.

— Va te coucher, répéta Contreras.

— Mais, Signor.

— Je te dis : va te coucher.

— Et vous, Signor ?

— Je dormirai bien sur cette chaise. Il y a assez de bûches pour

entretenir le feu jusqu'à demain. Une recommandation encore : si tu parles à quelqu'un à mon sujet, si tu oses répéter une parole de notre entretien à qui que ce soit... fût-ce même à ta fille, si tu révéles ma présence ici par une parole ou par un signe, alors... par le diable ! tu es un homme perdu ! Compris ?

Corneille dit « oui » de la tête, mais son cœur lui était monté à la gorge.

— Allons, la bonne nuit ! dit Contreras.

— La bonne nuit ! murmura le paysan et il sortit de la chambre en trébuchant comme un homme ivre et monta l'escalier d'un pas hésitant.

Ici il crut entendre du bruit... Sa fille serait-elle encore levée ?

Il éleva la lanterne au dessus du lit, mais la jeune fille sommeillait. La lueur rouge de la lanterne l'illuminait.

Corneille n'osa lui adresser la parole. Dieu ! comme elle était pâle ! Elle semblait morte.

Le père, inquiet, mit la main sur le front de sa fille, qui était humide et froid comme glace.

— Pauvre enfant ! murmura-t-il. Qui sait quels affreux rêves agitent son sommeil.

Comme pour mettre l'esprit malin en fuite, il traça un signe de la croix au-dessus d'elle et alla dans sa chambre.

A peine fut-il parti, que la jeune fille se mit sur son séant et écouta....

Elle avait entendu toute la conversation jusqu'à la fin et avait eu tout juste le temps de se mettre au lit et de faire comme si elle dormait.

Parler à son père eut été mettre la vie de tous deux en danger.

Au moindre soupçon, le bandit, dont ce même jour, les mains s'ensanglantèrent de trois assassinats successifs, ne reculerait pas devant de nouveaux crimes.

La pauvre enfant resta plus morte que vive dans son lit, l'oreille tendue au moindre bruit.

A chaque instant elle croyait entendre l'escalier craquer sous les pas du bandit... Non ! c'était l'ouragan qui assaillait la ferme.

Toutes sortes de pensées terrifiantes emplissaient son cœur... Ses membres tremblaient de fièvre ; elle était percluse de froid à cause de sa longue station dans le corridor, avec ses pieds nus sur le froid carrelage. Tous les objets qui se trouvaient dans la chambre prenaient des formes menaçantes à ses yeux... Même les vêtements qu'elle avait mis elle-même au porte-manteau prenaient la forme du bandit qui dormait paisiblement en bas.

Elle croyait distinguer son chapeau, son manteau, et un coutelas sanglant.

Et pourtant, quand l'aube fit luire à l'Orient du ciel embrûmé une tâche plus claire, et jeta un jour sans éclat dans la petite chambre, elle dormait. Si fort, si invincible est le sommeil. Le condamné à mort lui-même, qui, la veille au soir, a entendu élever l'échafaud qui lui est destiné, ne doit-il pas être éveillé pour aller au lieu du supplice ?

Son père lui aussi n'avait pas fermé l'œil de la nuit, mais vers l'aube, il dormait.

Non seulement la crainte, mais aussi le remords l'avaient torturé. N'avait-il pas faute à tout cela ? Maintenant il commençait à entrevoir son erreur. Un stupide orgueil lui avait fait prendre le parti de l'Espagnol contre les pauvres Flamands, ses compatriotes, qui parlaient pourtant la même langue que lui et étaient de la même race.

Le même soir, emporté par la haine qu'il nourrissait contre le bourgmestre, il avait souhaité le retour de Contreras.

Et le diable avait écouté ce souhait, et comme le mauvais esprit des légendes, qui, ayant été invoqué, apparaissait du sol au milieu du feu et



de bouffées de vapeurs sulfureuses, le maudit Espagnol était venu détruire la paix et le bonheur qui régnaient à son foyer.

Et quelle serait la fin de tout ceci ?

Quels malheurs allaient encore fondre sur son toit ?

C'était peut-être le gibet pour lui !

Et le bandit n'avait-il pas dit qu'il serait le maître bientôt ? Pourquoi avait-il manifesté une joie aussi diabolique en apprenant que l'Empereur venait *seul* ?

Oui, il se préparait quelque chose de terrible, et pour lui même

Corneille ne voyait pas d'issue. S'il n'avait pas eu sa fille, il se serait enfui au milieu de l'ouragan, dans la nuit, pour aller prévenir l'Empereur. Mais à présent ?

Bertha sommeillait peut-être depuis une heure quand elle s'éveilla en sursaut.

A ce moment l'aube était là.

Elle versait une pâle lumière sur les champs.

Le vent avait arraché et détruit le feuillage des grands arbres. Une foule de branches étaient rompues et l'eau, tombée à torrents, avait creusé de profonds sillons dans le sol.

Elle sauta du lit et arrangea en hâte ses vêtements et ses longues boucles.

Elle descendit alors l'escalier avec mille précautions, étouffant autant que possible le bruit de ses pas.

Lentement et timidement elle ouvrit la porte de la chambre.

Dans le fauteuil, près de lâtre, elle croyait trouver le terrible Espagnol.

Il n'y avait personne !...

— Parti ! murmura-t-elle.

Son regard fit le tour de toute la chambre, ... non, l'étranger n'était plus là.

Un soupir de satisfaction lui échappa.

Elle courut à la porte et trouva le verrou tiré.

— Parti !... il n'est plus là !... il est parti !... répéta-t-elle.

Dehors elle releva des traces de pas dans le sable mouillé ; à voir ces empreintes, Contreras s'était éloigné.

— Merci, mon Dieu ! merci ! murmurait la pauvre enfant.

Mais son système nerveux était ébranlé de telle sorte qu'elle se mit tout à coup à pleurer, ne sachant pas ce qui lui manquait.

Un bruit de pas à l'intérieur de l'habitation la fit s'effrayer, mais elle s'aperçut que c'était son père.

— Père ! cher père ! cria-t-elle joyeusement.

— Qu'y a-t-il, Bertha ?

— Il est parti !

— Parti ?

— Oui, père, vois, ses pas sont encore imprimés dans le sol !

— Mais ces larmes, Bertha ?

— Oh ! c'est de joie que je pleure !

— Parce que l'Espagnol est parti, chère enfant ?

— Oui, père.

Corneille secoua la tête d'un air soucieux et découragé, en soupirant profondément.

— Comment, père, tu ne t'en réjouis pas ?

— Non, mon enfant.

— Tu n'es pourtant plus porté à le soutenir, ce bandit ?

Le fermier répondit vivement :

— Assurément non !

— Alors pourquoi ne te réjouis-tu pas comme moi ?

— Parce que je crains...

Il n'acheva pas.

— Que crains-tu ?

— Je crains qu'il ne soit pas parti.

— Mais vois ...là ...la trace de ses pas !

— Oui, oui ! il a quitté la ferme, mais il ne s'est pas éloigné bien loin.

— Pourquoi celà, père ?

— Cet homme nourrit des plans, et je suis persuadé qu'il les réalisera.

— Quels plans, père ?

— Des plans diaboliques, ma fille.

— Mais il est parti, il est bien loin, maintenant !

— Il reviendra.

— Il a fui vers un autre pays.

— Dieu veuille que tu dises la vérité. Mais je m'attends à des choses terribles.

— A quoi donc, père ?



— Nous entendrons des choses terribles de ce bandit ; son cœur est plein de haine et il se vengera de terrible façon de ceux qui l'ont abaissé.

— Que devons-nous faire, père ?

Le fermier ouvrit de grands yeux où se lisaient l'effroi et les soucis.

— Ce que nous devons faire, Bertha !... Mais, rien... au nom du ciel !

— Et devons-nous nous faire complices des actions que ce bandit médite ?

— Complices ! assurément, non !... mais nous ne pouvons nous occuper de ses affaires. Qu'il ne nous trouve pas comme des obstacles en son chemin, car en ce cas il nous écrasera.

— Celui qui laisse se perpétrer un méfait et ne l'empêche pas, se rend complice de l'assassin.

— Quelles paroles insensées, Bertha, quelles paroles insensées ! Ne te mêles donc pas à des affaires qui ne te concernent pas. Tu me le promets, n'est ce pas ? Cet homme peut devenir puissant, très puissant, car c'est un bandit qui n'a pas de scrupules et qui osera même s'attaquer aux plus puissantes autorités !

— A l'Empereur ! interrompit la jeune fille.

— Oui, il oserait s'attaquer même à l'Empereur !

— L'oserait-il vraiment ?

— Il l'osera, Bertha.

— Mais en ce cas il faut prévenir l'Empereur, poursuivit l'énergique jeune fille.

— Non, non... cela ne se fera pas !... Entends-tu, Bertha, cela, je ne le veux pas. Ne mets pas le doigt entre le bois et l'écorce, dit le proverbe ; nous ne nous en mêlerons pas. L'Empereur n'a qu'à être sur ses gardes ! Je te le répètes, Contreras vous écraserait. Cet homme se cache dans le voisinage et épie chacun de nos pas. Ne quittons pas la ferme, car un malheur nous arriverait.

— Et l'Empereur ? demanda Bertha.

— Que veux-tu dire, mon enfant ?

— Peut-être va-t-il traverser le village aujourd'hui.

— Que son ange gardien l'en empêche.

— Vous craignez donc que la vie du prince ne soit menacée ?

— Quand un loup rôde quelque part, Berthe, personne n'a la vie en sûreté.

Pendant quelques instants la jeune fille, perdue en ses réflexions, regarda la route par la porte entre ouverte.

Son cœur était agité comme le ciel, où couraient les nuées d'orage.

Mais ses yeux luisaient d'une énergie et d'une force de volonté qui dénotaient suffisamment qu'elle avait pris une décision.

Corneille alla à l'écurie en murmurant à part soi :

— Ce sont des temps troublés qui s'annoncent. Qui sait ce qui se sera passé cette nuit !... Un serpent peut, d'une seule morsure envenimée, tuer un lion, dit-on. Cet Espagnol pourrait bien anéantir l'Empereur, bien que celui-ci soit le prince le plus puissant de l'Europe.

Berthe suivit son père d'un œil pensif.

A peine avait-il disparu par la porte de l'écurie, qu'elle s'élança dehors, suivit un petit sentier à travers champs et bientôt elle atteignit la grand' route.

Elle n'apercevait nulle part une créature animée, au loin, elle laissait son petit village, avec ses toits de chaume et ses tuiles rouges ; elle jeta, comme adieu, un dernier regard vers le clocher de l'église et pria :

— Mon Dieu ! fais que je réussisse et protège mon père et tous les villageois.

Puis elle se mit à courir le long de la grande chaussée qui menait à Bruxelles.

La route était glissante et effondrée à plusieurs places par l'orage de la nuit écoulée.

Mais les laboureurs la virent passer courageuse, ne se souciant pas d'elle-même.

La pensée du devoir à accomplir donnait de l'énergie à son organisme délicat et doublait ses forces.

Bientôt elle eut disparu au loin.

Quelques heures plus tard une jeune fille, exténuée de fatigue, arrivait aux portes de Bruxelles.

Les vêtements étaient pleins de boue, les cheveux flottaient dénoués au vent et son allure dénotait que la malheureuse venait de loin et n'en pouvait presque plus.



Un hallegardier était assis sur un banc auprès de la porte et la regarda d'un air curieux.

Une belle fille, murmura-t-il, mais quel diable peut la poursuivre qu'elle se hâte de cette façon ?

Il lui cria à haute voix :

— Eh ! la belle fille ! viens donc ici.

La jeune fille s'arrêta.

— D'ou viens tu ? demanda le soldat.

— De Mont-Saint Jean, Monsieur, répondit la jeune fille, haletante.

Le soldat se gratta la tête.

— Mont-Saint Jean ? demanda-t-il.

— Oui, Monsieur.

— Est-ce un village ?

— Oui, Monsieur.

Il secoua le tête.

— Connais pas. Et tu dois être à Bruxelles ?

— Oui, Monsieur, et je vous serais bien obligée de bien vouloir me dire où habite l'empereur.

— L'empereur ! Voyons... Je ne connais pas de Lempereur ! Tu ne sais pas quelle est sa profession ?

— Vous me comprenez mal, Monsieur, poursuivit la jeune fille. Je veux parler de Sa Majesté l'Empereur... Charles-Quint !

Le hallegardier la regarda un instant et éclata alors bruyamment de rire.

— En voila une bonne farce ! dit-il en riant. Vous demandez donc notre prince bien-aimé ?

— Oui, Monsieur.

La jeune fille était un peu honteuse et toute à la fois fâchée.

— Oui, c'est Sa Majesté, répéta-t-elle.

— Et tu demandes ?

— Où l'empereur habite.

— Mais dans son palais, ma belle enfant.

— Est-ce loin d'ici ?

— Hm ! oui et non.

— Oh ! je suis si fatiguée.

— Mais, poursuivit le soldat. que dois tu aller faire au palais ?

— Parler l'empereur, Monsieur !



Philippe-le-Beau, père de Charles-Quint.

— Parler...

Mais le rude soldat ne parvint pas à répéter la phrase complète, tant il devait rire.

La jeune fille était hors d'elle-même.

— Où est le palais ? demanda-t-elle d'un ton décidé. Je vous en prie, Monsieur, ne me retardez pas plus longtemps...

— L'affaire qui t'amène est donc bien pressante, chérie ! dit le soldat en riant.

— Très pressante et du plus grand intérêt !

— Du plus grand intérêt ! Oh !... je n'en doute pas... mais pas de tout. Qu'y a-t-il donc ? dit-il d'un ton ironique. Sois tranquille, mon cher ange, tu viendras toujours à temps pour être désillusionnée.



— Oh Monsieur ! ne vous moquez pas de moi, je vous en prie. Je suis si malheureuse !

Ces paroles furent dites d'un tel ton de tristesse que le soldat en fut touché.

— Tu me sembles une bonne fille et je ne me moque pas de toi, mais une désillusion t'attend.

— Quelle désillusion, Monsieur ?

— Tu ne pourras arriver à parler l'Empereur, ma belle enfant.

— Il le faut, Monsieur !

— Mais c'est impossible.

La crainte se fit jour sur le visage de la jeune fille.

— L'Empereur est-il absent ? demanda-t-elle.

— Je n'en sais rien, mais même au cas où il est au palais, tu ne pourrais arriver jusqu'à lui.

— Si, si ! s'écria la jeune fille avec une assurance qui démonta le soldat. Dites moi où se trouve le palais.

— Je veux bien.

Le hallebardier se leva de son banc et mena la jeune fille jusqu'en deçà de la porte.

Etendant le bras, il lui désigna un point au loin.

— Vois-tu cette tourelle, là-bas, ma bonne enfant, dit-il.

— Oui, Monsieur.

— Eh bien, c'est là que tu trouveras le palais impérial.

— Je vous remercie beaucoup, Monsieur, et bien sincèrement. Bonjour.

— Bonjour, et bonne chance !

Et tandis que la jeune fille s'éloignait, il lui cria encore :

— Quand tu repasseras par ici, tout à l'heure, viens me raconter si tu as réussi.

Mais la jeune fille se hâtait déjà dans les rues de la capitale.

Elle perdit souvent la tourelle de vue et fut mainte fois obligée de demander la route.

Chaque fois qu'elle parlait du palais impérial, un sourire se dessinait sur les lèvres du passant qu'elle avait accosté.

— Allez-vous demander audience à l'Empereur ? lui demandait-il ironiquement.

Mais elle ne perdait ni son courage ni sa confiance.

Elle avait une mission à remplir et croyait qu'aucun obstacle ne saurait l'en empêcher.

Enfin elle arriva à une grille de fer forgé, dont chaque barreau figurait une lance surmonté d'une pointe dorée.

Au-dessus de la porte d'entrée elle remarqua un blason, avec la devise :  
*Plus oultre.*

Dans la cour extérieure, elle remarqua de nombreux gentilshommes et des soldats qui se promenaient par petits groupes, en causant.

Une hésitation la prit.

Ce magnifique bâtiment, ces chevaliers richement vêtus, ce luxe de plantes ornementales, de fleurs et de drapeaux avaient un effet démoralisant sur la jeune paysanne, habituée à la simplicité de la campagne.

Elle comprit alors pourquoi le hallebardier lui avait prédit qu'elle ne parviendrait jamais jusqu'à l'Empereur.

Elle jeta un regard sur ses vêtements et cela lui fit perdre toute contenance.

Elle n'avait que sa robe de tous les jours, et la jupe en était toute couverte de boue.

Comment avait-elle osé venir à Bruxelles dans un pareil accoutrement ?

Dans le premier feu de la décision prise, elle n'avait pas pensé aux difficultés de l'entreprise. Elle n'osait plus poursuivre sa réalisation. Elle était arrivée jusque là et maintenant le but du voyage atteint, elle ne se hasardait pas à faire un pas de plus.

Qu'allait-il advenir d'elle ?

Allait-elle retourner ? Non, elle ne pouvait faire cela !

Elle permettrait ainsi au bandit de mener ses plans à bonne fin, et au surplus, elle s'évanouirait en route.

Elle n'y avait pas à hésiter, elle *devait* entrer.

Elle passa la porte à pas chancelantes et rougit jusqu'aux cheveux en voyant un garde s'approcher d'elle.

— Qu'y a-t-il à votre service, ma chérie ?

La jeune fille balbutiait sans parvenir à se faire comprendre.

Le lansquenet poursuivit familièrement :

— Venez-vous rendre visite à votre amant ?

Rassemblant toutes ses forces, elle parvint à dire :

— Je désire parler l'Empereur.



— Qui ?

— Sa Majesté.

— Ah ! ah ! entrez donc !

La visiteuse suivit l'homme sans remarquer de quel sourire ironique cette invitation était accompagnée.

Elle s'étonnait déjà de ne pas être renvoyée sans autre forme de procès et était heureuse de voir se réaliser si vite son désir.

La pauvre fille, avec quelle gratitude elle suivit le lansquenet !

— Par ici, par ici ! cria celui-ci.

A côté, face au préau, se trouvait un bâtiment où étaient rassemblés de nombreux soldats.

Le soldat la fit entrer.

Elle rougit quand tous ces hommes se turent tout à coup et la regardèrent d'un air interrogateur.

— Quelle est cette fille, Lambert ? demanda l'un des soldats au lansquenet qui l'avait introduite.

— Qui elle est ? je n'en sais rien, camarades, répondit celui-ci, mais je sais ce qu'elle désire.

— Ah ! et c'est ?

— Cette noble demoiselle désire être introduite auprès de Sa Majesté l'Empereur Charles-Quint !

Un éclat de rire unanime salua cette réponse et des observations ironiques suivirent aussitôt.

Tout tournoya devant les yeux de la pauvre enfant et c'est à grand peine qu'elle parvint à rester debout. Il lui semblait que le sol s'abîmait sous elle.

Mais ce vertige ne dura qu'un instant et sa nature énergique prit bientôt le dessus.

Elle fit encore un effort pour recouvrer la conscience de ce qu'elle faisait et dit alors :

— Messieurs, je désire parler l'Empereur... C'est pour une affaire des plus urgentes... il s'agit de la sécurité, peut-être de la vie de sa Majesté.

— Ah, ah ! vous venez sauver l'Empereur ! C'est bien à vous ! lui répondit on ironiquement.

— Je vous assure, Messieurs, que je parle sérieusement.

— Vous êtes une charmante fillette, dit Lambert, et tu si veux devenir ma chérie, je te conduirai dimanche à la kermesse de Saint-Gilles.

— Et moi je te donnerai un foulard de soie pour mettre sur tes belles boucles blondes, dit un autre.

— Et si tu me donnes un baiser, cria un troisième, tu recevras la plume de mon chapeau pour la mettre sur le tien.

— Moi, ma chère enfant, dit un affreux petit bonhomme, moi, tu peux m'avoir pour rien et nous nous mariérons par devant Monsieur le curé.

— Un beau couple ! dit en ricanant un autre soldat, Vulcain qui veut épouser Vénus ?

Le tapage dans le corps de garde finit par attirer l'attention d'un gentilhomme.

— Que se passe-t-il ici ? demanda-t-il, en entrant à l'improviste.

Et, en apercevant la jeune fille :

— Qu'est ce que cette femme fait ici ?

— Monsieur, dit la jeune fille, je venais pour parler à l'Empereur et tous ces hommes se gaussent de moi.

— Votre conduite envers cette jeune fille est inconvenante, dit le chevalier sévèrement. Aucun de vous ne sortira de la caserne cette semaine-ci.

Ces paroles mirent fin à la joie des lansquenets. L'un après l'autre, ils se glissèrent dehors, mécontents et grommelant à voix basse.

— Que désirez-vous, Mademoiselle ? demanda alors le gentilhomme.

— Je désire voir l'Empereur, Monsieur.

— Pour cela il faut une permission spéciale, qui ne s'accorde pas facilement.

— Mais, Monsieur, ce que j'ai à lui dire est de la plus haute urgence !

— Je suis au regret de ne pouvoir vous accorder ce que vous demandez.

— Mais la vie de l'Empereur est en jeu !

Le chevalier répéta d'un air surpris :

— La vie de l'Empereur !

— Je vous le jure, Monsieur !

— Avez-vous découvert une conspiration, Mademoiselle ? demanda le gentilhomme, incrédule.

— On médite un attentat sur la vie de Sa Majesté.



— Tranquillisez-vous, Mademoiselle, Sa Majesté est fidèlement entouré par de loyaux serviteurs.

— Oh, Messire, vous me semblez ne pas connaître les habitudes de l'Empereur !

Le gentilhomme sentait de plus en plus sa curiosité s'éveiller devant l'énergie de la jeune fille.

— Est-ce que vous êtes au courant des habitudes de Sa Majesté ? poursuivit-il.

— Je sais, Monsieur, que l'empereur se met plusieurs fois seul en route et que des malfaiteurs profiteront de cette circonstance pour se rendre coupables d'un attentat sur sa personne.

— Et où cela doit-il se passer ? demanda le gentilhomme, sur quelle chaussée ?

— Sur la chaussée de Bruxelles à Nivelles, Monsieur.

Ces mots frappèrent le courtisan et, comme un autre gentilhomme traversait la cour en ce moment, il cria :

— Comte de Lannoy !

— Quelles nouvelles, chevalier ?

— Veuillez venir ici.

— A votre service. Que désirez-vous ?

— Cette demoiselle dit être informée qu'un attentat se prépare sur la vie de l'Empereur.

— Sottise ! dit de Lannoy.

— Non, seigneur comte, c'est la vérité, interrompit la jeune fille.

— Quel est votre nom, mademoiselle ?

— Berthe Corneille.

— Inconnu. D'où venez-vous ?

— Mont Saint-Jean.

— Donc de la contrée de Jean, l'ancien faiseur de balais.

— Oui, Messire.

— Et vous désirez ?

— Parler l'Empereur.

— Impossible, Mademoiselle.

— Oh ! Messire comte, accordez-moi cela... L'empereur vous en sera reconnaissant.

— Revenez demain.

— Mais, seigneur comte, je suis venue à pied du village et demain... qui sait ?

— Sa Majesté n'est pas au palais.

— Ciel ! s'écria la jeune fille, effrayée.

— Oui, Mademoiselle, il est sorti.

— L'empereur est sorti seul ? demanda-t-elle en balbutiant.

— Oui.

— Il n'est pas allé à Nivelles, j'espère.

— Peut-être bien.

Berthe pâlit.

— En ce cas, Messieurs, il est peut-être trop tard et nous apprendrons aujourd'hui une terrible nouvelle.

Il y avait tant de sentiment et de sincérité dans les paroles de la jeune fille que de Lannoy en fut involontairement influencé.

— Mais qu'y a-t-il donc ? demanda-t-il.

— Un homme dangereux veut se venger de l'Empereur.

— Et cet homme ?

— C'est un Espagnol.

— Son nom ?

— Signor Contreras.

De Lannoy sourit.

— Tranquillisez-vous Mademoiselle. Je sais bien que Signor Contreras n'aime pas l'empereur. J'étais témoin oculaire de l'arrestation de cet homme, sur l'ordre de l'empereur, mais de sa part il n'y a rien à craindre.

— Oh si, Monsieur le comte, il est capable de tout.

— Oui, mais il est dans l'impossibilité de nuire, il est en prison.

— Non, Messire, non ! s'écria Berthe avec passion. L'Espagnol s'est enfui !

— Enfui !

— Oui, Monsieur !

— Mais c'est impossible !

— Je l'ai vu cette nuit !

— Vous l'avez-vu !

— Cette nuit.

— Où ?

— Dans la maison de mon père.



— A Mont Saint-Jean ?

— Oui, Monsieur le comte.

De Lannoy ne savait plus que croire. Cette jeune fille avait-elle le délire ? Elle avait l'air si ému et ses yeux brillaient d'un éclat si fébrile !

— En êtes-vous sûre ? demanda-t-il.

— Oui, Monsieur le comte. Je l'ai vu, je l'ai entendu parler. Il s'est échappé d'une tour.

— Il est en effet enfermé dans une tour.

— Il a tué trois lansquenets avant de parvenir à s'échapper.

— Trois lansquenets ! Et quand cela se serait-il passé ?

— Je crois hier après-midi, Monsieur le comte.

— Mais, Mademoiselle, une chose pareille me semble complètement impossible. Nous aurions été avisés du fait.

— C'est pourtant ainsi, Monsieur le comte. Veuillez prendre des renseignements.

Le comte semblait plongé dans une profonde méditation, tandis qu'il contemplait la jeune fille.

Il y avait tant de précision dans ses paroles qu'il commençait à douter. Peut être le capitaine de la prison n'avait-il pas fait de rapport pour échapper lui-même à une réprimande, parce que le service de surveillance n'était pas bien assuré ! Combien de fois le cas ne s'était-il pas présenté que la cour n'était pas avisée d'évènements importants.

Il sortit et fit signe à l'un des lansquements.

— A cheval ! ordonna-t-il. Ventre à terre à la prison et demande si l'Espagnol Contreras est encore toujours en prison. Je veux une réponse immédiate.

Alors de Lannoy revint vers Berthe qui lui fit un récit circonstancié de tout ce qui s'était passé.

De plus en plus il entrevoyait la gravité de la situation.

— Je vous crois, Mademoiselle, dit-il, et l'Empereur vous sera reconnaissant pour votre courage.

— Mais tout est perdu, Monsieur le comte.

— Pourquoi ?

— Puisque l'Empereur est déjà parti pour Nivelles.

de Lannoy ne répondit pas mais se promena nerveusement de long en large.



La Conjuración.

A plusieurs reprises il alla jusqu'à la cour extérieure pour voir si le cavalier ne revenait pas encore.

Il caressait encore toujours l'espoir que la jeune fille s'était trompée ou qu'elle nourrissait une crainte chimérique.

Enfin le bruit de la course d'un cheval se fit entendre au loin.

Le lansquenet arrivait au grand galop.

Arrivé devant le comte il sauta hors de la selle, ôta son chapeau et dit :

— Messire comte, l'Espagnol Contreras s'est enfui.

— Enfui ! s'écria de Lannoy.

— Oui.

— Depuis quand ?



— Depuis hier. Il a tué trois lansquenets.

La sueur froide perla sur le front du gentilhomme.

Il savait l'Empereur en route pour Nivelles, sans aucune escorte.

Le prince n'était pas parti depuis bien longtemps et Berthe l'eut rencontré s'il n'avait pris une autre route.

Que fallait-il faire ?

de Lannoy prit les mains de Bertha et les serra avec reconnaissance.

— Vous avez héroïquement fait votre devoir, mademoiselle, dit-il, nous allons remplir le nôtre. Dieu nous assiste et aie l'Empereur en sa sainte garde.

Il sortit en courant.

— Messires ! à cheval ! cria-t-il à un groupe de gentilshommes qui causaient dans la cour. A cheval, et bride abattue ! La vie de l'Empereur est en danger !

L'Espagnol s'était levé de son fauteuil au milieu de la nuit. En contemplant les flammes de l'âtre il avait combiné le plan qu'il allait mettre à exécution.

Durant ces mois de réclusion, son âme avait fait ample provision d'une énergie féroce. La haine avait lui fait passer mainte nuit sans fermer l'œil, méditant des plans de vengeance.

Mais des tois il avait sauté hors de sa dure couchette, avait serré les poings, et, la tête en feu et les yeux pleins de haine et du désir de la vengeance, il avait fait le tour de sa cellule, hurlant, impuissant comme une hyène enfermée, jusqu'à ce qu'il retombait sur son lit, en grincant les dents de rage stérile.

Mais il était libre à présent. Il pouvait agir !

Il courut à la porte et en poussa les verroux avec précaution, de peur d'éveiller le fermier et sa fille.

Ce n'était évidemment pas un sentiment d'humanité qui le faisait agir ainsi, mais bien le souci de sa propre sécurité. Il voulait cacher le plus longtemps possible son départ de la ferme au laboureur, car il n'avait pas confiance en celui-ci, et craignait qu'il ne fut en état d'aller prévenir le bourgmestre de sa présence.

Il ferma doucement la porte derrière lui.

La nuit était orageuse et le ciel impétueux.

Mais Contreras aspirait l'air avec une jouissance sauvage. Libre ! il était libre ! Lui, qui avait passé des mois dans l'atmosphère viciée d'une tour humide, où il ne pouvait bouger sans heurter les épaisses murailles de son cachot, il était heureux au milieu des champs sur lesquels les vents faisaient rage.

La grêle et la pluie pouvaient lui fouetter la face, c'était pour lui les caresses de la liberté.

Pendant quelques instants il marcha à grands pas le long de la chaussée, le chapeau de feutre enfoncé sur les yeux, et le manteau sur les épaules.

Son plan était bien fait mais son esprit impétueux n'avait pu prévoir toutes les moindres particularités.

Où devait-il aller ?

Ce fut la question qu'il se posa, lorsqu'il fut arrivé à un carrefour.

Il connaissait bien la contrée sur laquelle avait pesé pendant si longtemps sa poigne de fer.

Aucun sentier ne lui était inconnu ; il n'y avait de sentier dont il ignorait les méandres.

En cet endroit, la chaussée se divisait en deux bras, dont l'un menait vers le village et l'autre vers la forêt voisine.

Un instant l'Espagnol hésita.

— Au village ? Que pouvait-il aller faire là ? Toutes les maisons étaient fermées à cette heure de nuit, où la tempête faisait rage. Et d'ailleurs, que trouverait-il là qui lui importait ? Si, peut être, ça et là, une petite lumière clignotait derrière les volets ?

Dans son imagination il voyait toutes les maisons du village, une à une devant lui, comme si elles se trouvaient là, rangées de part et d'autre de la voie.

On ne l'aurait reçu sous aucun toit. Partout il était détesté et haï, car partout il avait commis des méfaits et causé la misère et l'infortune.

Pour la première fois peut-être, le remords se fit jour dans cette âme ténébreuse. Pourquoi avait-il tyrannisé ses subordonnés quand il lui eut été facile de les administrer comme un père. Alors il eut été aimé et adoré, tandis que maintenant son seul souvenir faisait frissonner les gens.

Mais ce sentiment de regret n'était pas un retour sur lui-même ; ce n'était pas ce regret qui ramène au bien, qui déplore le mal commis parce



que ce fut le mal et qui fait un autre homme de celui qui est animé de pareil remords. Non, ce n'était que l'intérêt personnel.

S'il avait été bon, il eut encore habité son château, il aurait encore été la seigneur et maître du village, et si l'injustice ou l'infortune lui avaient tout enlevé et l'eussent fait vaguer comme un malheureux fuyard, toutes les portes se seraient ouvertes pour le recevoir et sous chaque toit il eut retrouvé son propre foyer.

Mais maintenant il se sentait seul, repoussé de chacun, objet de haine et d'horreur.

Non ! il ne pouvait prendre la route du village.

L'autre chemin conduisait à la forêt. Oui, là il pouvait se rendre, il se sentirait chez lui au milieu des taupes, des chauves-souris et des hiboux.

Mais que pouvait-il aller faire là ?

Un instant il se sentit enclin à retourner au foyer de Corneille ; la porte n'était pas fermée et il pouvait donc rentrer s'il le désirait.

Mais cela n'entraînait pas dans son plan.

Le bandit tendit le poing vers le village, et ces mots tombèrent de ses lèvres :

— Vengeance ! vengeance !

Oh ! la vengeance lui donnait de nouvelles forces, et aiguïsa son esprit.

Il vit clairement où il devait aller. Oui, celui là le recevrait ! Lui, le fier seigneur d'il y a quelques mois, allait chercher asile auprès du rebut de la société.

Il ne prit ni l'un ni l'autre chemin, mais sauta un fossé et traversa vivement les champs. Il trébucha bien un quart d'heure en traversant les terres fraîchement labourées ; puis, pareil à un animal, il longea une saulaie, jusqu'à ce qu'il arrivât de nouveau sur un chemin frayé.

— C'est ici qu'il demeure, murmura l'Espagnol.

Isolée au milieu des champs désolés, une hutte se dressait, au toit de chaume très bas.

Les volets des petites fenêtres étaient fermés mais à travers les fentes filtrait une pâle lueur.

— Il y a de la lumière, dit Contreras à mi voix.

Il s'approcha de la porte, avec mille précautions.

Un bruit de voix étouffées parvint à son oreille.

— Malédiction ! jura-t-il, il y a du monde.

Et, désespéré, le misérable regardait dans la nuit orageuse. Il n'osait entrer.

Mais où aller ?

Un sentiment d'énervernement l'envahit ; un découragement subit le saisit et paralysa sa sombre énergie.

— Il ne me reste qu'à disparaître, dit-il, à disparaître pour jamais. Déjà il avait saisi sa dague.... Un coup porté d'une main sûre en pleine poitrine, et tout ses maux étaient finis.

Dans son esprit il voyait déjà les paysans trouver son cadavre ; le lendemain, un poignard dans le cœur.

Il voyait les laboureurs accourir et se grouper autour de son cadavre. Il entendait crier : « C'est Signor Contreras ? il s'est fait justice. » Et leur fureur de donnait libre cours sur son corps. Ils disaient qu'il ne pouvait finir de plus digne façon que par un suicide.

On lui lançait des injures ! plus encore... On se moquait de lui et on lui jetait de la boue à la face. Et lui... il serait là, inanime, impuissant, comme des chiens, et il ne pourrait rien contre ces insultes. On aboyerait après lui pied dans la meute ! On trainerait sa dépouille mortelle vers le village, on creuserait une fosse près d'un tas de purin et on y jeterait son corps, comme une charogne d'animal malfaisant. On fermerait la tombe et on danserait sur la fosse..., car il lui serait devenu impossible de se défendre... de nuire !

De nouveau, une énergie inconnue le réconforta, et le sang circula avec plus de force dans ses veines.

Comment, il voulait se suicider ?

Non, non ! la vengeance, la douce vengeance rafraîchirait son cœur ulcéré !

Peut-être approchait-il de la victoire et, en ce cas, demain....

Demain, il serait maître au village !

Malheur à ceux qui, dans sa vision, frappaient son cadavre du pied ! Malheur aux villageois ! Malheur au village !

Il mettrait le feu aux quatre coins du hameau ; le coq rouge chanterait sur les toits et les paysans seraient forcés, comme lui maintenant, d'errer par les champs et par les prairies, sans foyer, sans asile, car il



détruirait la moisson, et laisserait les champs en friche !

Mais comment exécuter ce plan ?

De nouveau, l'immuable réalité se dressait, menaçante, devant lui.

Il colla l'oreille à la porte et écouta.

Les voix retentissaient dures en sonores.

Il y en avait plusieurs, toutes masculines.

Il voulait d'abord savoir à qui il avait à faire.

On jouait aux dés, car il entendait le son bien connu des dés que l'on secouait dans un cornet, et que l'on entendait ensuite jeter dans le bac.

— Trois quatre ! cria l'un des joueurs.

— Ce sont les trois cochons que nous avons volés au fermier Christofle, ajouta un autre.

Un sourire de satisfaction éclaira le sombre visage de l'Espagnol.

— Des camarades ! murmura-t-il.

C'étaient des bandits et des voleurs de grand chemin qui étaient assemblés là ; c'étaient les futurs « camarades » du misérable noble.

— As et trois !

— Cela veut dire que nous devons nous prendre à trois pour tordre le cou à cet imbécile de bourgmestre.

— Ce ne serait pas le premier que tu enverrais aux enfers.

— Et toi donc !

Contreras se sentit de nouveau allègre et dispos.

— Ce seront là d'excellents compagnons ! se dit-il.

En effet, c'étaient des assassins et ils parlaient de mettre à mort son plus grand ennemi. Aurait-il pu les nommer autrement ?

— Hourrah ! trois six ! criait une voix en ce moment. A moi l'enjeu !

Un juron suivit cette exclamation, tandis qu'un poing fermé s'abat-  
tait sur la table.

— Nigaud, tu blagues ! reprit le joueur, d'un ton colère.

— Tu mens, camarade, tu en vois deux pour un !

— Tu as placé le troisième six !

— Moi !

— Oui, toi ?

Un grand tapage suivit ces exclamations, qui furent lancées sur un ton de fureur impossible à décrire.

— Oh ! oh ! une rixe, dit l'Espagnol. Les types sont peut-être ivres et ils vont jouer du couteau, ces gens ne peuvent pas s'exterminer, ils peuvent m'être utiles.

Et au même instant il frappa violemment la porte de son poing fermé,

Immédiatement le bruit cessa.... quelques murmures et des paroles étouffées suivirent, et la lumière s'éteignit.

— Ouvrez ! reprit l'Espagnol.

Personne ne répondit.

— Eh, Louis ! ouvre donc ! répéta-t-il. C'est moi !

De nouveau un murmure de voix se fit entendre ; les misérables se concertaient sans doute.

— Louis ! Louis ! cria Contreras.

— Qui êtes-vous ! répondit une voix de l'intérieur.

— Ton ancien maître !.... ne me reconnais-tu pas ?

— Qui, dites-vous ?

— Mais, Signor Contreras. Est ce que ma voix t'es devenue étrangère par hasard ?

On ne semblait pas encore complètement tranquilisé à l'intérieur de la hutte, car on répéta :

— Est-ce vous, Signor ?

— Oui, mon bon Louis.

— Seul ?

— Tout seul.

Les autres dirent alors :

— N'ouvre pas, Louis.

— Et pourquoi pas ?

— Ce ne peut être Signor Contreras.

— Mais je reconnais sa voix. Je vais ouvrir en tous cas.

— En ce cas, attention !

La porte s'entrebailla.

Un homme poussa la tête dehors pour voir si c'était bien l'Espagnol mais celui-ci poussa violemment la porte de sorte qu'elle s'ouvrit complètement,

La haute stature de Signor Contreras se dressait maintenant dans l'ouverture.



D'un ton rude et fier, comme s'il n'avait pas cessé d'être le maître incontesté du village, celui-ci dit :

— Tu sembles m'avoir oublié rapidement, Louis !

— Mais, Signor, balbutia celui-ci.

— Tu ne reconnaissais même pas ma voix.

— A cette heure, Signor, au milieu de la nuit !

— Ou peut-être tu es devenu le garde-chasse du nouveau bourgmestre ?

— Votre Seigneurie sait bien, répondit Louis, que cela n'est pas possible. Votre ancien serviteur vous est resté fidèle.

— Allume la chandelle et ferme la porte, ordonna Signor Contreras.

On ralluma la chandelle à la flamme de l'âtre.

Quand on vit clair dans l'habitation, l'Espagnol en fit le tour du regard.

Pendant la rixe, les chaises étaient tombées et le nouveau venu distinguait, à part, son ancien garde-chasse, avec lequel nos lecteurs ont pu faire connaissance au cours de ce récit, trois hommes rudes et déguenillés qui se tenaient debout autour de la table.

— Ah, Percinet, tu es là aussi, dit le gentilhomme tombé en manifestant une satisfaction visible.

— Pour vous servir, Signor.

— Et quels sont ces deux autres ?

— Voilà Gérard, et celui-ci, dit Louis en désignant le troisième comparse, qui avait les cheveux couleur rouge-brique, c'est Hugues le Roux.

— Ils m'ont l'air de deux gaillards déterminés, poursuivit Contreras.

— Et ils le sont en effet, répliqua Louis.

Gérard et Hugues semblèrent très flattés de l'appréciation élogieuse de l'Espagnol, car leur visage terrifiant se contracta en un rictus qui devait figurer un sourire.

— Que faites vous donc, chacun ce grand coutelas à la main ? dit Contreras en regardant les deux bandits.

Ceux-ci se considèrent en ricanant.

— Ah ! une futilité, Signor, intervint Louis, une contestation de jeu. Rien de bien grave.

— Ah, ah !

— Et qu'ils allaient régler précisément.

— En se tailladant mutuellement la peau ?

— Que voulez-vous, Signor !



Bien le bonjour, mon bon Monsieur, balbutia t-il. (page 94).

— Alors je suis arrivé tout juste à temps, poursuivit l'Espagnol, qui ne voulait pas faire voir qu'il avait écouté à la porte.

Et comme tout le monde le regardait d'un air interrogateur :  
— Je suis donc arrivé tout juste à temps pour vous empêcher de faire une sottise.

— Cela est bien possible, Signor.

— Non, cela est certain.

— C'est pourtant un passe-temps comme un autre !  
— Jouer du couteau ?

Gérard et Hugues secouèrent la tête en riant.  
— Vous aimez donc bien à vous servir du couteau ? demanda Contreras.

— Eh ! eh !... Mais oui ! Signor.

— Eh bien ! je vous donnerai de l'ouvrage.  
Les deux bandits avaient sans doute mal compris, car ils se mirent en posture de combat, coutelas au poing, prêts à se jeter l'un sur l'autre.  
— Non, non ! dit Contreras, Ce n'est pas ainsi que je l'entends. On ne doit pas s'entretuer entre amis. Il y en a d'autres à qui il vaudrait



mieux dire deux mots. Etes-vous content du nouveau bourgmestre ? demanda-t-il.

Tous prirent un air de colère haineuse.

— Non, à ce que je vois, dit l'Espagnol.

— Il nous traque comme des loups, Signor, répondit Louis.

— En ce cas, les loups n'ont qu'à se défendre.

— L'occasion ne s'est pas encore présentée, Signor.

— Je vous l'offrirai.

— A votre service, Signor.

— Et l'Empereur ?

— Vous dites, Signor ?

— Etes-vous contents de l'Empereur ?

Personne ne répondit.

Aucun des bandits ne s'attendait à cette question. Que pouvaient ils avoir de commun avec l'Empereur ? Qu'est ce que cela les eut avancés d'être contents ou mécontents de lui ? Celui-là était placé trop haut pour pouvoir l'atteindre, leur semblait-il.

Contreras poursuivit :

— Qu'est ce que l'Empereur ferait, pensez vous, s'il entrait ici entouré de ses hommes d'armes et de ses gardes ?

— Rien, Signor, nous l'espérons, dit Louis.

— Rien ?

— Que lui avons-nous fait ?

— Rien ?.... savez-vous ce qu'il ferait ?

Tous secouèrent la tête en signe de dénégation. Non, ils ne le savaient pas.

— Je vais vous le dire... il vous ferait pendre haut et court.

Les quatre hommes ouvrirent de grands yeux.

— Cela ne se passerait pas ainsi, opina Louis.

— C'est le sort qui vous attend. Ou pensez-vous qu'il ne sache pas que vous vivez de pillages et de vols ?... que vous avez déjà plus d'un meurtre sur la conscience ? Un de ces quatre matins vous serez pendus...

— Ah ! ah !

— C'est ainsi ! que pensez-vous de l'empereur ? que lui feriez-vous s'il était en notre pouvoir ?

— Le payer de la même monnaie, dit Louis.

— Le pendre ! dit Percinet.

Gérard et Magnes opinèrent du bonnet en riant bien fort.

— Etes-vous prêts à m'obéir aveuglément ? demanda l'Espagnol, qui ne se sentait plus de joie diabolique.

Tous répondirent affirmativement.

— Eh bien, dit-il, alors, demain, vous verrez l'empereur se balancer à la maîtresse branche d'un arbre, car je vous le livrerai. . . . .

Contreras avait trouvé des comparses dignes de lui. Avec l'aide de ces bandits il espérait ébranler l'Europe et changer la marche des choses.

Comme il n'avait pas confiance en Corneille, il envoya Gérard, dès l'aube, surveiller les abords de la ferme.

Le bandit était accroupi derrière une haie quand il vit Bertha ouvrir la porte et montrer à son père les traces de pas. Il la vit rentrer et ressortir bientôt en courant.

Gérard avait reçu mission de l'empêcher d'atteindre le village. La jeune fille courait dans une tout autre direction.

Pareil à un chat sauvage, le bandit suivit la jeune fille de buisson en buisson. Il la vit prendre la chaussée qui allait à Bruxelles.

— Elle ne va pas au village, donc je ne dois pas l'arrêter, raisonna le stupide bandit.

Il retourna pourtant au bois, où l'Espagnol et les trois autres malandrins s'étaient cachés, épiant la chaussée du côté de Nivelles.

Il raconta que la fille du fermier avait pris le chemin de Bruxelles.

Contreras devint pâle de colère.

— Et tu l'as laissé faire ? hurla-t-il.

— Je n'avais pas d'instructions à ce sujet, répondit Gérard sans s'émouvoir.

— Imbécile ! cria l'Espagnol. Cette fille est allée sans doute à la rencontre de l'Empereur. Ah ! mon ami Corneille ! tu vas me payer cher cette trahison !

Et, cachant sa déception, il dit :

— Allons, camarades, nous allons piller une ferme pour nous faire la main.

L'Espagnol et ses quatre acolytes se glissèrent par différents chemins jusqu'à la ferme de Corneille, qu'ils envahirent à l'improviste, se saisirent du



malheureux fermier, le baillonnèrent, et lui ligottèrent bras et jambes.

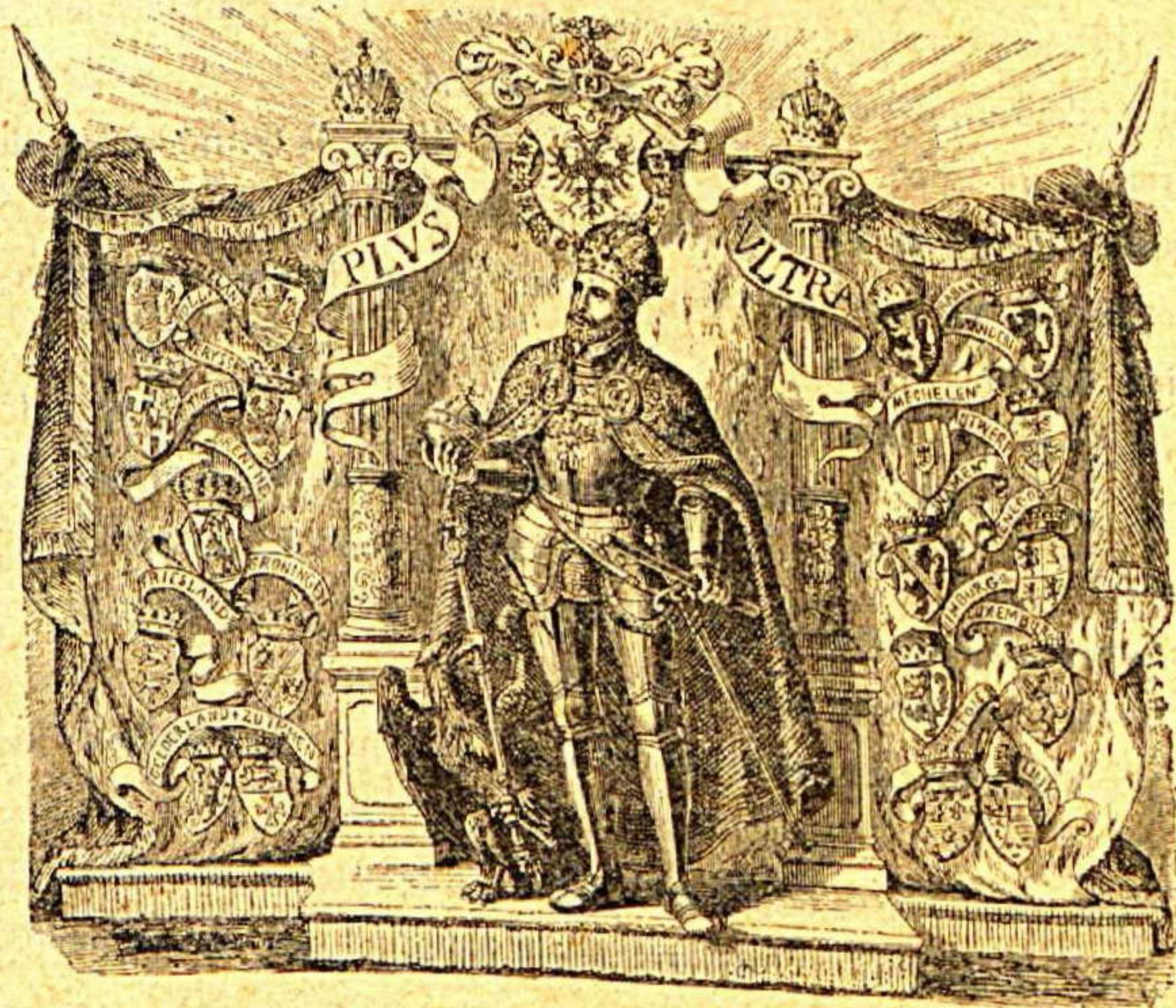
Ensuite toutes les armoires furent fracturées et tous les objets de valeur facilement transportables furent emportés.

Puis l'on traîna le fermier qui tremblait comme la feuille, jusqu'au milieu du bois, sans être aperçu de personne, car ils avaient marché le long d'un fossé profond qui se trouvait entre deux rangées de saules.

— En voilà un, dit Contreras. Cela lui apprendra de me trahir.

Corneille payait cher ses erreurs passées. Il n'avait soufflé mot à sa fille et ne savait ce qu'il avait pu faire à l'Espagnol.

Il s'apercevait maintenant — chose que presque tous les habitants du hameau avaient déjà expérimentée — combien il est terrible de dépendre du bon plaisir d'un bandit.





# Les Facéties de Charles-Quint

